

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

DÉCRYPTAGE
45 ANS,
ET ALORS ?

focus sur

I FEMMES INVISIBLES
**L'ERRANCE
AUTREMENT**

Fatimata Warou
D'ICI ET D'AILLEURS

CULTURE
*Libraires
100%
engagées*





Celle qui

prône la solidarité locale

« Le Niger, c'est le pays de mes racines, la référence de mes engagements. », déclare Fatimata Warou, présidente et fondatrice de l'association franco-nigérienne Mata – qui signifie Femme – dont le siège social est basé à Rennes. Née à Dosso, au sud-ouest du Niger, elle exerce en tant que professeure, à l'université de Maradi. À 28 ans, en 1989, elle rejoint son fils malade, venu en France pour être soigné. En parallèle, elle reprend des études à Rennes 2. Un DEA en sciences humaines suivi d'un doctorat – non soutenu – sur les violences faites aux femmes au Niger et les incidences sur les enfants. « Je suis issue d'une famille polygame. Je constate qu'il y a beaucoup de violences, tolérées et devenues des modes de vie. À une époque, battre une femme ou un enfant était un moindre mal. C'est rentré dans les mœurs. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre pourquoi c'était intégré et que ça ne suscitait pas l'engouement d'aujourd'hui. », explique-t-elle. C'est dans cette logique et ce contexte qu'elle participe, au milieu des années 90, au premier séminaire sur le sujet au Niger, avec SOS femmes victimes. Quelques années plus tard en 2003, elle crée sa structure associative. De nombreuses initiatives vont être mises en place, comme un forum de coopération internationale sur la démocratie et le développement local, des formations auxquelles elle a participé visant au renforcement des capacités des femmes à prendre part aux fonctions électives (lire article « Pour l'engagement politique au Niger » du 23 mars 2016, yeggmag.fr) ou encore des actions dans le domaine Santé et Reproduction. Des actions qui permettent de former les matrones aux grossesses à risque, de préconiser les accouchements dans les centres de santé et de sensibiliser la population aux conséquences et aux causes de la fistule. Elle aurait souhaité à un moment retourner au Niger, mais n'a pas pu, pour raisons familiales. « Et puis, je ne suis pas sûre d'être acceptée professionnellement. C'est une conséquence de l'immigration. Depuis mon départ, les choses ont évolué. J'y vais souvent mais ça ne veut pas dire que je maîtrise tout. », confie Fatimata Warou. Être d'ici et

de là-bas, elle en a fait une force, une expérience et elle le défend ardemment aujourd'hui. En 2014, elle co-signe le livre *L'arbre à palabres et à récits – De l'Afrique du Brésil en passant par la Bretagne* avec le sociolinguiste Christian Leray. Ensemble, ils prônent la reconnaissance de la diversité comme source de richesse pour un développement durable, la création du lien social et la co-construction d'une politique des droits sociaux et humains comme fondamentaux. L'arbre à palabres, elle avait commencé à le développer lorsqu'elle était employée à l'UAIR (Union des Associations Interculturelles de Rennes), envers les femmes des quartiers, comme le Blossne, Maurepas et Villejean, éprouvant des difficultés à éduquer leurs enfants dans un contexte multiculturel. En avril 2015, elle est licenciée pour raison économique, et se retrouve à 54 ans, son âge actuel, en recherche d'emploi : « Je cherche à m'en sortir tant bien que mal. Ce n'est pas facile pour une femme de mon âge... » Ce qu'elle souhaite par dessus tout, c'est poursuivre son action dans le secteur social, continuer le dialogue entre les immigrés et les non immigrés en développant des outils autour de l'Arbre. Un projet qui a toute sa place dans la capitale bretonne composée et enrichie par sa diversité culturelle. « On parle toujours du vivre-ensemble. C'est une notion facile à comprendre mais ce n'est pas facile à faire vivre à cause de nos différences et de ce qu'elles génèrent. Il faut donner les moyens concrets de rendre ça réel et de créer des espaces de paroles dans lesquels on peut tout se dire et se raconter, sans se faire de mal. Basés sur la paix et la démocratie, dans le respect et l'écoute de l'autre. », souligne-t-elle avec ferveur et sourire. Elle rit beaucoup Fatimata Warou et dit ce qu'elle pense. Ce en quoi elle croit. Et celle qui est issue d'une famille à majorité féminine est convaincue de la valeur et de la force de la solidarité internationale tout autant que de la solidarité locale : « La solidarité de proximité avec les Rennais est capitale aussi. Chacun d'entre nous aura besoin à un moment d'une aide spécifique. Cette solidarité de proximité doit être au cœur de nos préoccupations. » Une femme inspirante.

■ MARINE COMBE

CANAL B

canal b
94 Radio
curieuse



ON AIR



Art : www.myfishisfresh.com

YEGG

ÉDITO | RENDRE L'INVISIBLE VISIBLE

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Dure mission que de rendre l'invisible visible. Parle-t-on ici des minorités visibles ? Non. Pas vraiment. Car par définition, ces minorités ne sont plus invisibles. Et non encore car parler des femmes ne veut pas dire parler d'une minorité. Là où ça se complique, c'est que les femmes représentent la moitié de la population mondiale mais sont minoritaires dans les instances décisionnelles, les fonctions électives, les postes à haute responsabilité, les secteurs scientifiques, artistiques, intellectuels, etc. D'une certaine manière, YEGG aborde donc au fil des mois les minorités visibles, à l'intersection du genre, des origines, du milieu social, de l'âge, de l'orientation sexuelle, etc. Et la réflexion globale du magazine porte autour des manières et des chemins potentiels à emprunter pour atteindre l'égalité et sortir les femmes de la catégorie « Minorités ».

Mais ce mois-ci, la minorité à laquelle nous consacrons ce Focus, il ne s'agit pas de lui permettre de se placer d'égale à égale avec les hommes mais bel et bien de la sortir de l'invisibilité. Prendre conscience que les femmes en errance occupent la rue. Et au-delà du fait de réaliser qu'elles sont de plus en plus nombreuses à vivre sans domicile fixe, il est nécessaire, voire urgent, de s'interroger. Pourquoi sont-elles invisibles ? Parce que les dangers sont inhérents à l'espace public et urbain ? Oui mais pas que. D'une certaine façon, la société refuse de les voir, encore davantage qu'elle évite de regarder les hommes SDF. Pourquoi ? Parce qu'elles sont la confrontation avec l'image profonde, rétrograde et conservatrice, que l'on traîne de la femme. Une femme qui fonde un foyer, l'entretient, le fait vivre. Aménage l'espace intérieur et privé pour l'homme et les enfants. Qu'en est-il alors du modèle qu'illustre celle qui a échoué ? Ce mois-ci, elles ont la parole. Mais au quotidien, la société doit leur donner l'opportunité d'exister, sans les craintes et stratégies qu'elles développent. Sans *a priori* et jugements.



BRETONNES, ET FIÈRES DE L'ÊTRE

On aime à penser et à dire que la société bretonne est une société matriarcale. Dans la fabrication du mythe, elle l'est. Mais qu'en est-il réellement du quotidien et des représentations – n'oublions pas Bécassine ! – des femmes de ce territoire agricole et maritime à la culture forte et diffuse ? « *Du côté des femmes, le thème du matriarcat peut également séduire, car il leur renvoie une image valorisante des responsabilités qu'elles exercent dans la sphère privée en même temps qu'il permet d'éviter de remettre en cause une vision complémentaire des sexes qui assigne chacun-e à une place genrée.* », expliquent les sociologues Arlette Gautier et Yvonne Guichard-Claudic dans l'introduction de l'ouvrage qu'elles ont dirigé, *Bretonnes ?*, publié aux Presses Universitaires de Rennes en février 2016. Un essai - co-signé par 18 auteures (dont un homme), historiennes, sociologues, profs ou linguistes - qui réfléchit à la construction identitaire et genrée dans un contexte socioculturel et géographique. Il est alors passionnant de se plonger dans les différents chapitres, à la découverte de l'histoire de notre territoire durant les deux derniers siècles, dans les pas d'une Penn Sardin, des luttes féminines et féministes mais également des problématiques actuelles comme le harcèlement de rue et les réponses institutionnelles - données ou manquantes - à ces dernières à travers une comparaison Rennes/Brest.

■ MARINE COMBE

LOIN DU SEXISME...

LIBERTÉ D'EXPRESSION, LES BOULES !

La liberté d'expression a-t-elle un sexe ? Oui, et il est masculin ! La décision de la Cour d'appel de Versailles de relaxer, le 18 février dernier, le rappeur Orelsan – qui a fait appel à sa condamnation pour les propos sexistes tenus dans sa chanson « St Valentin » - au nom de cette fameuse liberté nous laisse sceptiques et intérieurement enrégées. Rappelons tout de même qu'il s'agit là d'incitation à la violence et à la haine envers les femmes. Et surtout quel exemple ! Et quelle opportunité pour tous les opposants à l'égalité des sexes de pouvoir injurier les femmes en toute impunité. À cela s'ajoute le retrait du clip du duo féministe CLIT du site YouTube, parodie de la fameuse chanson d'Orelsan, là, non, franchement on ne comprend pas et on s'insurge. Le contenu est jugé sexuellement explicite. Pourquoi ? Parce que ça sort de la bouche de deux femmes, c'est sale et vulgaire ? La réalité est là. Dans les représentations. De la part d'un rappeur, on n'attend pas moins de lui qu'il soit cru, violent, borderline, engagé, mais d'une femme, on ne peut pas accepter un tel comportement car cette dernière se doit d'être douce, gentille, bien élevée et surtout discrète. Que tous les mots qui sortent de sa bouche ne soient que bulles de savon et pétales de rose ! Là, ça dérape sérieusement ! Le duo composé d'Elvire Duvelle-Charles et Sarah Constantin a donc choisi de lancer sa pétition, sur Change.org, « Pour que YouTube claque la porte au sexisme », afin de demander à la plateforme de réintégrer le clip. On signe !

■ MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | AVRIL 2016

• La tête
solidaire - p.2

• Elles brisent
l'invisibilité - p.12

• Culture
bretonne - p.6

• Libraires engagées
- p.24

• 45 ans,
et alors ?
- p.8

• La culture en bref
- p.26

• La politique en bref
- p.9

• L'heure de Fables
- p.27

• L'égalité dans
le couple - p.10

• Verdict - p.29

• YEGG & the city
- p.30

LA RÉDACTION | NUMÉRO 46

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 MANON DEMIAU | JOURNALISTE | manon.demiau@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

DANS LA FORCE DE L'ÂGE



© OÉLIAN RAMIS

45 ans passés, les femmes au chômage peinent à retrouver un emploi, considérant l'âge comme un facteur discriminant et frein à l'embauche. La délégation rennaise de l'association Force Femmes organisait le 15 mars dernier son premier Forum afin d'inscrire la complémentarité de son offre vis-à-vis des autres structures.

En mai 2015, l'association nationale Force Femmes réalise une enquête auprès des femmes de plus de 45 ans au chômage. 76% des interrogées estiment que l'âge est un frein à la recherche d'emploi. Depuis 2005, la structure œuvre à l'accompagnement individuel et collectif de ces femmes. Présente dans 10 villes en France, l'association a suivi près de 20 000 femmes, dont 200 à Rennes, délégation créée en septembre 2013. Parmi elles, Géraldine Pruvost. Après une restructuration au sein du groupe immobilier Giboire, on lui montre la sortie mais elle se bat pour conserver son poste : « J'étais psychologiquement détruite. L'association m'a beaucoup aidée. Ça m'a permis de me remettre debout. Ce n'est pas facile quand pendant 2 ans on vous a dit que vous étiez nulle... » Avec Daniel Bouvier, accompagnateur de transition professionnelle chez Orange et bénévole pour Force Femmes, elle fait le point, sur sa motivation et ses compétences. Rapidement, après 3 séances – à raison d'un rendez-vous par mois – elle retrouve du travail dans son domaine d'activité.

Chantale Tidona a un autre profil. Elle a 48 ans au moment où elle découvre l'association. Elle a quitté

son emploi, par ras-le-bol et manque d'opportunité en terme d'évolution de carrière. Elle souhaite créer sa boutique, Nara Camicie, et a déjà bien entamé les démarches : « J'avais envie de rencontrer des gens et avoir des conseils. Ça a été un grand soutien moral. » Principales forces de la structure, bien plus que Pôle Emploi, selon Michèle Payen-Toulouse, déléguée et créatrice de l'antenne rennaise : briser la solitude et redonner confiance. « C'est un travail de dentelle ! Quand on a travaillé pendant 20-25 ans au même endroit et qu'on est au chômage, le marché de travail a changé, ça s'ajoute au désarroi. Mais l'âge peut être une force pour une entreprise, malgré ce que l'on pense », souligne-t-elle. Et Daniel Bouvier le confirme : « Quand on a l'habitude de quelque chose, on n'a même plus l'impression de l'exprimer à la personne en face. » L'équipe bénévole, paritaire à Rennes, justifie d'une expertise dans les domaines de l'emploi et/ou de la création d'entreprise. « On les aide dans la motivation, les outils techniques, les envies et les besoins. Mais elles restent actrices de leurs recherches ! », insiste Michèle Payen-Toulouse.

MARINE COMBE

bref

AGENDAS FÉMINISTES

Alors que la Semaine du Féminisme s'est terminée le 4 avril, la Semaine des Féminismes, organisée par des collectifs, associations, syndicats et individu-e-s, se prolonge jusqu'au 8 avril à l'université Rennes 2. Au programme : sexisme, discriminations, rapports de domination, genre, Histoire, arts, harcèlement sexuel, relation au corps, à travers des expos, conférences, spectacles, projections ou encore formations.

bref

sur la toile

bref

TRANS RACISÉES

En octobre 2015, les éditions rennaises Goater publiaient le cahier de coloriage « C'est quoi ton genre ? », adapté et traduit d'un ouvrage anglais. En mars, l'éditeur affiche une création originale avec « Mon premier cahier de coloriage féministe », réalisée par plusieurs dessinatrices rennaises. L'objectif : casser les stéréotypes de genre que l'on intègre dès la petite enfance. 8,90 euros.

bref

sur la toile

chiffre du mois

30/04

Le club de foot gaélique de Rennes (Ar Gwazi Gouez), dont l'équipe féminine est double championne de France, organise le championnat de France féminin à Rennes.

chiffre du mois

le tweet du mois

Une grande majorité des vols (genre 80%) c'est dans le cercle familial / intime. Donc par des proches.

File de Poreo @MarieBagheera / 02-05-2016

L'ACTU FÉMININE
EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



HÉLÈNE TRELLU

MAÎTRE DE CONFÉRENCES ET
SOCIOLOGUE À L'UNIVERSITÉ DE
BRETAGNE OCCIDENTALE

À l'occasion du mois de mars, dédié aux droits des femmes, Caf et familles a souhaité poser la problématique suivante : « Après la naissance d'un enfant, comment cultiver l'égalité entre les femmes et les hommes ? » Ses recherches portant sur l'intersection de la parentalité et du genre, Hélène Trellu est intervenue lors de la rencontre du 24 mars dernier.

Comment se répartissent les tâches dans un couple lors de l'arrivée d'un enfant ?

Une naissance restructure les rôles masculins et féminins, bien qu'ils restent encore très stéréotypés. L'homme doit subvenir aux besoins de la famille et la mère, s'occuper des enfants. Personne ne dit « Il faut faire comme ci ou comme ça » mais les attentes sociales sont prégnantes. Pour les femmes, l'influence peut venir des magazines qui expliquent qu'il faut être à la fois une bonne épouse, une bonne mère et investir professionnellement. L'exemple qui l'illustre le plus, ce sont les catalogues de jouets. Ils différencient dès le plus jeune âge les centres d'intérêt des enfants avec des pages roses et bleues. Les garçons ont des camions de pompier ou un tracteur. Les filles, un fer à repasser et une dinette. Cela se retrouve ensuite dans le couple.

Est-ce que cela change lorsque les congés parentaux sont pris par les hommes ?

Plusieurs freins subsistent. Lorsque les femmes choisissent de s'arrêter plusieurs années pour s'occuper du nouveau-né, elles prennent en charge toutes les tâches domestiques. Ce qui n'est pas le cas des pères. Pour ces derniers, la répartition des tâches doit être égalitaire. La « charge mentale » reste également du côté des femmes. C'est-à-dire que ce sont elles qui s'occupent toujours de l'organisation familiale. Comme préparer les sacs des enfants, leur repas du lendemain et le suivi des devoirs. Les mères ont également du mal à laisser leur place aux hommes. Les rôles sont tellement ancrés dans les mentalités que les couples qui s'écartent de la norme subissent une pression à cause du regard des autres. Ils ont besoin de reconnaissance sociale.

Quel impact ont ces choix sur l'activité professionnelle ?

En général, ce sont les personnes qui gagnent le moins d'argent qui s'occupent des enfants, hommes ou femmes. Même si cela touche plus couramment les mères. Plus il y a d'enfants, plus leur carrière professionnelle stagne alors que celle des hommes reste la même. Pour changer cette organisation, toute la responsabilité n'a pas à être renvoyée sur les individus. Le nouveau dispositif d'allocations, PreParE, créé par la Caisse d'allocations familiales (Caf) en 2015, les y incite en donnant deux ans d'indemnités au premier parent et l'année restante au deuxième. S'il ne la prend pas, elle est perdue. Cela doit aussi se jouer au niveau de la sphère professionnelle en arrêtant, par exemple, les réunions à partir de 17 heures, pour une prise en charge mieux partagée des enfants.

MANON DENIAU



© OÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



© La Forêt Sacrée

ACTUALITÉ CULTURE



FOCUS SUR



CIDRE : REDORER LE BLASON DU PÉTILLANT



SEXUALITÉ PLAISIRS INTIMES ET NON TABOUS



LAÏCITÉ, BASTION DE L'ÉMANCIPATION



DANSE ANIMÉES PAR LE MOUVEMENT

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

FEMMES EN ERRANCE

UN AUTRE REGARD

En mars, l'association Les Ceméa – Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation actives – de Bretagne investissait l'Hôtel Pasteur, à Rennes, pour y fabriquer un espace de réflexion autour des « Jeunes femmes en errance ». À travers une exposition, des forums, des projections et des conférences, l'objectif était de présenter les réalités vues et vécues par celles qui vivent « la rue » au quotidien. Et ainsi, « changer les regards sur ces invisibles ». Mais pourquoi sont-elles invisibles ? Comment vivent-elles leurs conditions de femmes en errance ? Comment affrontent-elles le quotidien et envisagent-elles le futur ? Nadège, Malika et Louise vivent actuellement aux prairies Saint-Martin, ont entre 26 et 37 ans, des parcours pluriels et des envies différentes. Mais elles partagent leurs ténacité et force, bien loin des stéréotypes qui encadrent les sans-domiciles...



INVISIBLES MAIS PAS INACTIVES!

S'il est quasiment impossible de définir le nombre de femmes concernées par l'errance, deux sans domicile sur cinq seraient des femmes en France. Selon l'association catholique belge *Vivre Ensemble Education* – qui lutte contre la pauvreté et l'exclusion - au niveau européen, elles représenteraient entre 8 à 25% des SDF. Une fourchette large... « *Ces femmes existent et il nous appartient d'en tenir compte.* », déclare la structure bruxelloise. Elles sont par conséquent présentes dans l'espace public mais, pour de multiples raisons, sont invisibles.

Dans l'imagerie populaire, à quoi fait-on référence lorsque l'on parle de 'SDF' ? Les 'sans domicile fixe' sont-ils, par cette désignation, asexués ? Non. L'image première est celle d'un homme, pas particulièrement jeune, marqué par la rudesse de la « zone » – froid, stress, hygiène, violences potentielles – et souvent polyaddict à l'alcool et aux psychotropes. S'ajoute à cette représentation un fond de fainéantise, le sans-abri optant plus aisément pour la manche que pour la recherche d'un emploi, profitant ainsi du système au crochet de la société. Une suspicion, voire une accusation, en tout cas un jugement négatif et réprobateur qui témoigne d'un malaise vis-à-vis d'une population à laquelle les individus craignent de se confronter.

Si elles sont identifiées par leur sexe, les femmes concernées, elles, vont bénéficier de la part des passant-e-s de plus de compassion, assortie d'un fort sentiment de pitié. En effet, les représentations de genre amènent à envisager la femme comme un être plus fragile et vulnérable, tant sur le plan physique que psychologique, que l'homme. Ainsi, dans l'espace public, elle s'expose à des violences multiples. À l'occasion d'une enquête réalisée par la Mipes (Mission d'information sur la pauvreté et l'exclusion sociale) en 2009 auprès de 26 femmes SDF âgées de 50 ans, la sociologue Corinne Lanzarini explique : « *Les violences auxquelles sont confrontées les femmes à la rue sont une extension de la violence générale à l'égard des femmes et plus particulièrement celle vécue par les femmes, en provenance des hommes.* » Au quotidien, la gent féminine, en grande majorité, ressent un sentiment d'insécurité, craignant le harcèlement, les

injures, les intimidations ainsi que les agressions physiques et/ou sexuelles. Elle développe pour y faire face des stratégies d'évitement : adopter un style vestimentaire sobre et « neutre », être accompagnée en particulier par des hommes, éviter dans le cas échéant de fréquenter la rue à des heures tardives, etc. Et les femmes en errance ne font pas exception à cette logique de protection.

On dit alors qu'elles se masculinisent « *Elles s'habillent dans les friperies de sorte qu'on ne les voit pas* », déclare la réalisatrice canadienne Lise Bonenfant en préambule de son documentaire *L'errance invisible*, en 2008. La sociologue grenobloise Marie-Claire Vanneville, approuve la théorie de l'invisibilité comme stratégie de survie. Au début des années 2000, elle a mené une recherche-action de deux ans auprès de femmes en errance, débouchant sur la création dans la capitale des Alpes d'une association « Femmes SDF », connue, reconnue et prise en exemple pour ses réflexions et ses initiatives – notamment à travers la diffusion du documentaire de Denis Ramos réalisé en 2004, *Malaimance*, suivant 5

femmes en errance - dans le secteur social en France et à l'étranger, et la publication d'un ouvrage intitulé *Femmes en errance : De la survie au mieux-être*. Ne pas se faire remarquer, « *c'est une question de vie ou de mort face à la violence inimaginable qu'elles subissent.* (...) *C'est une attitude de défense mais aussi de culpabilité et de honte.* »

La honte et la culpabilité dont elle fait mention, elle les développe en 2010 également dans un article de la revue de la Fédération européenne des associations nationales travaillant avec les sans abris, « Le sans-abrisme du point de vue du genre » (repris en contribution dans le magazine *50/50* en décembre 2010). Les femmes sans logement seraient en échec face à toutes les assignations de genre. Pourquoi ? Car elles ne répondraient pas à leur mission centrale : fonder un foyer à proprement parler et l'entretenir. L'espace privé étant le lieu par excellence de la femme. Dehors, le mode de vie ne correspond

plus aux attentes de la société. Karine Boinot, psychologue clinicienne – qui est intervenue lors de la manifestation « Jeunes femmes en errance » en mars dernier à l'Hôtel Pasteur de Rennes – posait déjà la question en 2008 autour de la précarité asexuée et définissait alors : « *L'errance représente aussi la déviance par rapport à une norme ou un idéal. Elle renvoie à un certain désordre et donc à un danger potentiel.* (...) *La plus grande sévérité à l'égard des femmes peut s'expliquer en partie lorsque l'on sait que la prostitution est assimilée à l'époque (18e siècle, ndr) au vagabondage. L'errance féminine est donc socialement et moralement suspecte car une honnête femme reste à la maison (du père ou du mari). Il y a ainsi transgression de l'apparent destin sociosexuel ou biologique, transgression qui se joue notamment par rapport à la sédentarité de l'univers domestique à laquelle les femmes sont vouées.* »

“**JE RESTE HUMAINE ! JE SUIS SANS DOMICILE FIXE, JE VADROUILLE DANS LA VILLE. JE SUIS UNE ZONARDE.**”

Il n'est pas rare également que pour se protéger, elles s'entourent et s'intègrent à des groupes de zonards. Une manière de se rassurer mais aussi de briser la solitude de l'errance. C'est le cas de Nadège, 26 ans, sans domicile

depuis 2011. D'abord hébergée « à droite à gauche » du côté de Fougères, elle dort pendant un temps dans sa voiture puis, lorsque celle-ci tombe en panne, squatte chez un ami à Rennes. Les choses tournent mal et en septembre 2013, la jeune femme atterrit dans la rue. C'est comme ça qu'elle va rencontrer, sur la dalle du Colombier, sa bande actuelle dans laquelle se trouve son amie Lina. « *On s'aimait pas au début. J'aimais pas, elle jouait la racaille. Puis j'ai appris à la connaître, elle était mineure à l'époque alors je l'ai prise sous mon aile. Aujourd'hui, on a des liens de sœurs, c'est très important. Et c'est comme ça que j'ai rencontré son copain, qui vit aussi avec nous.* », explique Nadège. Ensemble, ils se sont installés dans une maison inoccupée, début mars, aux prairies Saint-Martin, à quelques mètres du Bon Accueil. Sinon ils vivent sous tentes, dehors ou dans des squats dont ils se font expulsés. Son entourage, c'est sa famille. Celle qui l'aide, la soutient, l'accompagne. Elle



l'affirme et elle insiste : « Lina, c'est ma sœur de cœur. On pourrait s'arracher le cœur l'une pour l'autre. C'est ce lien particulier qui nous a fait tenir. On se soutient dans la difficulté. Elle a arrêté les conneries – la violence, les vols de vélos... - sa mère me l'a bien dit, on arrive mieux à la canaliser maintenant. » La solidarité, elle y tient. Victime, plus jeune d'une SDF qui profitait d'elle pour son argent, Nadège est à présent plus méfiante, sur ses gardes. Mais sa confiance envers ses trois compagnons de fortune est sincère. « Ce sont de bonnes personnes. Je suis bien entourée. C'est grâce à eux que j'ai arrêté de boire et de fumer des bédos. Bon la clope, j'arrive pas à arrêter... Avant, je buvais en soirée, dehors tu bois des bières pour te réchauffer. T'es dans la galère, t'es sur les nerfs d'être dehors et de ne pas trouver d'endroit pour dormir alors bon... Aujourd'hui, je suis bien avec eux, à quoi ça sert alors de fumer et de boire ? Si je pète les plombs, ils sont là et ils me disent : 'T'es une fille forte, t'es une battante'. », dit-elle en souriant.

RUPTURES ET FRACTURES

Néanmoins, elle ne nie pas la réalité. Au contraire, elle ne la connaît que trop. Agressée sexuellement à deux reprises, elle est consciente des dangers des soirées alcoolisées et de la rue, les premières violences ayant été subies dans un appartement, lorsqu'elle avait 17/18 ans. Elle raconte : « Ils se sont mis à 2 sur moi, j'ai dit d'arrêter et que j'allais appeler au secours. J'ai eu un éclair de lucidité. Ils ont arrêté, j'ai eu de la

chance. La plupart du temps, tu ne connais pas les noms de famille des personnes, alors tu ne portes pas plainte car contre X, tu sais que ça ne mènera nulle part. Surtout pour les zonardes, les flics vont pas faire une enquête. Mais le mec qui m'a agressée la 2e fois, lui, s'il revient à Rennes, il est mort, on fera justice nous-même. Rien à foutre. » Les stratégies d'évitement ne peuvent être la seule réponse et défense des femmes en errance. Savoir se défendre est un atout incontestable quand on passe la majorité de son temps dans la rue. Elle a pratiqué le judo plus jeune, apprend, par un ami, quelques techniques de karaté et garde sur elle un couteau, en cas de besoin. « Même si tu connais quelques trucs, quand tu te fais agresser, tu fais comme tu peux pour te sauver la vie. On essaye de se faire discrètes, de ne pas se faire voir, de ne pas rester tard dans la ville, on a les chiens avec nous – mais bon c'est pas dit que l'autre en face il ne plante pas ton chien ! – et on essaye d'être accompagnées par des hommes. », souligne-t-elle. Les hommes avec lesquels elle a créé des liens étroits, elle les surnomme les grands frères, les tontons de rue ou les papas de rue. Pour Louise, à Rennes depuis 6 mois et en errance depuis plusieurs années, il est indéniable que les femmes doivent s'imposer, développer des caractères bien trempés afin d'éviter au maximum les violences masculines. « C'est clair que c'est difficile d'être une femme. Et une femme à la rue, c'est encore plus compliqué, avec toutes les violences. », ajoute-t-elle. Les violences, elle

les a subies au sein de son couple, pendant une dizaine d'années avant d'être aidée et soutenue par son compagnon actuel. À 37 ans, elle tente de se reconstruire et témoigne d'une grande réserve autour de sa vie privée que l'on décèle jalonnée de souffrances éparses. Depuis l'adolescence, Louise montre une envie de s'en sortir par ses propres moyens. Ses parents, issus du microcosme de l'audiovisuel et du cinéma, la poussent très jeune à travailler « mais le piston c'est pas trop mon truc, je n'ai pas envie d'être là parce que je suis fille de mais parce que j'ai des compétences. » Son père décède. Elle est alors âgée de 16 ans. Un passage par la radio Nova, quelques figurations dans des films... Les expériences lui plaisent mais sans plus. Elle prend un chemin radicalement différent. « J'ai eu envie de liberté, envie de voyager, de rencontrer des gens différents. J'étais dans le sud, y avait du soleil mais des grandes gueules aussi, et on y était depuis trop longtemps donc on a tracé vers le nord avec Raph'. Rennes, c'est une bonne ville, avec une bonne mentalité. », explique-t-elle en

finissant son thé, sur la terrasse de Malika par un après-midi ensoleillé. Les premiers rayons de soleil printaniers se pointent et transforment les prairies Saint-Martin, inondées une semaine auparavant – obligeant plusieurs occupants des lieux à bouger leurs campements constitués principalement de tentes, matelas et bâches – en petit coin de campagne paisible et ressourçant.

Originaire de Charente, Malika débarque dans la capitale bretonne il y a 4 ans avec son camion. Ce mode de vie, elle l'a investi depuis 12 ans, à la suite d'une séparation amoureuse. Être véhiculée, c'est la garantie de pouvoir bouger quand elle en a envie, de pouvoir aller là où elle a envie. « Mon beau-père est militaire, on a toujours bougé, je pense qu'il m'a transmis ça. », confie-t-elle. Sans entrer dans les détails, elle livre une histoire

familiale complexe. En rupture avec ses parents, elle est émancipée très jeune et lorsqu'elle prend la route, ne leur dit pas pendant 10 ans ses destinations et points d'ancrage : « J'ai revu ma mère il y a quelques années, j'ai été agréablement surprise. Elle voit que j'ai la tête sur les épaules, que j'ai mon camion, elle est rassurée. » Nadège ne partage pas tout à fait la même expérience que Malika mais connaît des épisodes de fractures avec son père qui va être à la base de son errance. Clairement, il lui signifie de quitter le domicile familial. Mais elle reste en contact avec sa mère par sms ou par Facebook et lui a rendu visite l'an dernier. Un bref moment. « Ça lui a fait mal de me voir partir la première fois. Je resterais toujours son bébé. Là, elle était contente de me voir mais triste que je reparte, car mon père ne voulait pas que je reste. Pour mon frère, ce n'est pas évident non plus. Il avait 11 ans quand j'ai quitté la maison. Il a manqué de quelque chose, comme un fils unique. », dévoile Nadège. Les trois femmes démontrent la diversité des parcours et des facettes de l'errance. Des ma-





© CELIAN RAMIS

nières différentes de la vivre et de la concevoir. Choix ou non, elles cherchent toutefois à assumer leurs quotidiens, à le montrer sous un autre angle, à travers leurs réalités présentes et les forces qu'elles peuvent en retirer. Toutes les trois parlent avec pudeur du chemin qui les a menées là mais aucune question n'est taboue, aucune réponse n'est sans conviction. Dénier ou vérité ? Les écrits universitaires affirment que personne ne choisit la rue. On cherche alors à justifier leur présence par des explications ra-

tionnelles et pragmatiques : la crise, l'augmentation de la précarité. Ainsi que par des images plus personnelles : la rupture familiale, la relation amoureuse d'une jeune fille avec un zonard, etc. Et c'est là que se noue toute la complexité du regard porté par la société sur les femmes en errance. Envisager renoncer au confort du logement, au matérialisme rassurant, au cadre de la norme est source d'angoisses pour une grande partie de la population. La stigmatisation permet alors de se reconforter dans l'idée que cela

n'arrive pas à tout le monde, au hasard d'un parcours cabossé. Nadège, Malika et Louise sont unanimes : mettre tout le monde dans le même panier sème la confusion et les amalgames sont réducteurs et contre-productifs. « Y a des connards partout, des gens bien partout. Dans les zonards, y a des gens qui picolent, d'autres non, qui se droguent, d'autres non. Des violents, d'autres non. Mais c'est pareil chez les pompiers, les flics, etc. Il faut essayer de comprendre pourquoi les uns et les autres en arrivent là, il

faut apprendre à connaître avant de juger. On a tous une histoire. On voit moins les femmes que les hommes mais tout le monde peut tomber dehors. », précise Nadège pour qui l'événement « Jeunes femmes en errance », organisé par Les Ceméa Bretagne, a été capital « pour faire ouvrir les yeux » au grand public, venu en nombre à la découverte de l'exposition et aux rencontres proposées (un peu moins lors des forums qui ont plus attiré les professionnel-le-s du secteur social). Elle a fait partie, avec Lina, du comité de pilotage de la manifestation, et s'est beaucoup investie auprès des médias rennais pour changer les regards. Aborder tout aussi bien les difficultés, les galères, que les manières d'y survivre, sans détours.

L'invisibilité est donc une réalité de leur quotidien, de la situation des femmes en errance. Mais n'est pas tout ce qui les caractérise. Peut-être serait-il temps de s'interroger sur les raisons qui nous font ne pas les voir ? Car les médiums d'information ne manquent pas. Documentaires, expositions, associations, articles de presse, ouvrages universitaires, publications sociologiques, émissions radio et TV... suffirait-il d'y porter attention et d'ouvrir les yeux en foulant les trottoirs de la ville ? Dans un dessin de presse, l'illustrateur Pessin met le doigt sur l'image péjorative de l'errance féminine. Deux personnages discutent : « C'est le quoi le féminin de SDF ? », dit l'un. « C'est pire ! », répond l'autre. Une bribe de preuve que la société a du mal à faire face à ce phénomène social lié à un contexte de pauvreté mais aussi à une crise identitaire. Vulgarité, ignorance, hygiène douteuse... une représentation péjorative qui « met mal à l'aise, gêne quant au statut de la femme, elle en casse l'image », selon l'association Vivre Ensemble Education. Pour la célèbre Mireille Darc, c'est avec le temps et l'habitude qu'elles sont devenues invisibles. « Invisibles parce que nous refusons de les voir, parce que cette réalité dérange », précise le synopsis du documentaire qu'elle réalise pour l'émission de France 2, *Infrarouge* du 15 décembre dernier et intitulé *Elles sont des dizaines de milliers sans-abris*.

SUBVENIR À LEURS BESOINS

Pour dégoter des couvertures, des matelas, des tapis de sol, des tentes ou encore des



© CELIAN RAMIS

bâches, Nadège se tourne vers des associations comme le Samu social. Pour se laver, la structure Le Puzzle propose des douches. Mais la jeune femme préfère se rendre à la piscine Saint-George qui pour 1 euro donne accès à des douches toujours très bien entretenues, bien mieux qu'au Puzzle précise-t-elle, et pour 2 euros à des bains. Pour la nourriture, la Croix-Rouge « dépanne ». Mais avec ses ami-e-s, elle met en commun son RSA et les sous de la manche pour faire des courses et varier un peu les plaisirs. « On fait des pommes de terre, de la purée, des barbec' en faisant du feu. Ce qu'on a en ma-raude, c'est bien mais on en a un peu marre des croissants et des sandwiches à force. On a besoin de chaud, de nourrissant. Sinon l'asso Le Four-neau sert des bons repas le midi aussi », signale Nadège. Elle est claire à ce sujet : ce n'est pas parce qu'elle vit dans la rue qu'elle n'aime pas s'entretenir. Sur le plan hygiénique et gastronomique, certes, les exigences sont réduites mais pas inexistantes : « Si je pouvais, j'irais me laver 4 à 5 fois par semaine ! La rue, ça apprend à murir, à se débrouiller, à se nourrir, à se laver même quand les assos sont fermées. »

Pour Malika et Louise, même combat. La simplicité. Au bout de leur allée, une fontaine dont l'eau fait l'objet d'analyses chaque année afin de s'assurer de sa potabilité. À l'aide d'une brouette remplie de bidons, Malika va chercher de l'eau à la pompe. « On a ce qu'il faut ! On prend une bassine, on peut se doucher, faire une petite toi-

lette de chat régulièrement. Ou prendre des lingettes. », explique-t-elle, naturellement. Et pour les cabinets, des toilettes sèches faites de bric et de broc. « Mon coloc a posé des palettes, on installe une bassine et je ramène des copeaux. Il y a un endroit où je vide ça, tout simplement. », précise-t-elle.

Une fois cette image rompue, Nadège met pourtant le doigt sur une réalité qui augmente la vision d'une hygiène de vie peu enviable : les chiens. Ils dérangent, ils font peur. Aux prairies Saint-Martin, ils sont la cible de nombreux reproches de la part de certains riverains. Les trois femmes, chacune propriétaire d'un-e ou plusieurs chien-ne-s, en témoignent, c'est un espace qui résonne et quand les chiens aboient, l'écho amplifie les désagréments sonores. Mais elles tiennent à rétablir la réalité quotidienne : oui les chiens aboient au cours de la journée quand un-e passant-e approche, mais non ils ne crient pas toute la nuit, dormant souvent avec leurs maîtres et maîtresses. Et rappellent également que les personnes en errance ne sont pas les seules à avoir des animaux domestiques. Derrière ces plaintes régulières se dissimule l'image stéréotypée des groupes de zonards qui veillent une partie de la nuit et picolent. Elles ne s'en cachent pas, elles apprécient les moments de partage, les soirées, les apéros. Elles sont plutôt 'couche-tard' que 'lève-tôt'. Louise reconnaît son addiction à l'alcool. Ce qui ne signifie pas que la fête bat son plein tous les soirs pour terminer

au petit matin. « Souvent, on est couchés à la même heure que les poules !, rigole Nadège. Et de temps en temps, on fait la fête comme ça a été le cas la semaine dernière, ils m'ont organisé une fête pour mon anniversaire. Mais on va pas nous emmerder hein ?! On est censés déprimer tout le temps ? »

Elle revient sur la compagnie de son chien et de sa chienne. Elle veut faire comprendre l'importance de leur présence. Elle y tient. La relation qui se noue entre l'animal et la maîtresse est primordiale pour elle : « Ce sont nos bébés, on les éduque, on les nourrit, on les soigne, on les emmène chez le véto, on dort avec eux, on s'attache à eux. » Et cela dépasse souvent l'entendement, pourtant les liens affectifs sont bel et bien réels et très vite apparents dans des moments de complicité et de protection. « Si je suis en sécurité, ils vont aller jouer comme des gamins et vont s'éloigner. Sinon, ils vont rester autour de moi. Ou ils vont se mettre un devant et un derrière pour faire la garde. Ma chienne est très méfiante et quand elle ne connaît pas, elle ne laisse pas entrer, elle grogne. », souligne-t-elle. Mais ce sont aussi des instants émouvants comme quand la chienne met bas ou quand l'animal partage chaque ressenti du quotidien. Ainsi, Nadège ne peut envisager de passer une journée sans ses deux compagnons à poils. « Il y a un lien très fort entre l'homme et le chien. Eux, c'est ma vie, ils sont toujours là pour moi, et inversement. Ils nous comprennent, nous réchauffent, jouent avec nous ! On pourrait s'arracher un bras pour eux. J'ai 3 animaux préférés : le chien, le dauphin et le cheval. Leur point commun : la relation de confiance, l'attachement à l'homme, le tempérament joueur. Mais bon, le cheval en ville, c'est pas pratique... », plaisante-t-elle, tout en ne se détournant toutefois pas de son point principal : le chien a une place prépondérante dans son quotidien. Et se les faire embarquer par la police, une fois les beaux jours venus sous prétexte d'une interdiction de regroupement de chiens, est une souffrance. Les animaux sont envoyés au chenil et les propriétaires, en plus de déboursier la somme de 87 euros pour les faire sortir, doivent patienter une semaine réglementaire avant de pouvoir les récupérer. « Ils font ça surtout au printemps et à l'été car il y a des touristes, alors ils essayent de nous éloigner. Mais

Rennes, ce n'est pas qu'une jolie ville, on existe aussi. », regrette-t-elle. Tâches dans le paysage, ils ternissent la carte postale de la ville où il fait si bon vivre.

REMETTRE LES CHOSSES À LEUR PLACE

Pour Marie-Claire Vanneville, « L'errance n'est pas synonyme de « passage à la rue » (...) L'errance n'est pas le sans-abrisme (...) L'errance est profonde, psychologique, liée à une précarité matérielle dans la durée (...) L'errance est un parcours. » Pour Lise Bonenfant, il ne s'agit pas simplement de personnes mendiantes dormant sur les bancs publics. Et pour les concernées ? Comment se définissent-elles ? « Comme une femme normale », répond Nadège. Simplement. Pas besoin d'aller chercher plus loin : « Je reste humaine. Je suis sans domicile fixe, je n'ai pas de logement. Je vadrouille dans la ville, je suis une zonarde. » Souvent installée avec sa bande et d'autres devant le Crédit Mutuel de Bretagne, place Sainte-Anne, elle fait la manche, en général les après-midis. De temps à autre, elle participe à des activités et chantiers – de création et aménagement d'espaces verts par exemple, vers La Poterie et Beaulieu – organisés et proposés par la structure rennaise Le Relais, dont les éducateurs-trices de rue sont réparti-e-s sur plusieurs zones de la ville. « Avec les éduc' de rue, on peut parler de tout et de rien, rigoler, on peut



aller avec eux en sortie kanoé, à la piscine ou en camp pour quelques jours aussi. Les chantiers, ça fait du bien aussi, ça donne envie de bosser, ça permet de pas rester dans la rue toute la journée et puis t'aimerait que ça dure toujours plus longtemps car tu noues des liens, des amitiés. », raconte Nadège qui devrait, avec Lina, prochainement accéder à une formation BAFA avec Les Ceméa. Ce qui lui permet d'envisager l'avenir autrement. Elle projette avec ses amis de trouver une colocation, à la campagne.

Louise et Nadège, elles ne sont pas inactives non plus. Elles ne mettent pas forcément de catégorie sur leur mode de vie. Lors de notre rencontre, elles parlent de punks à chiens, de babos, de cas soc' – en plaisantant à propos d'elles – mais ne collent pas d'étiquette sur ce qu'elles vivent et acceptent la désignation de femmes en errance, les deux femmes étant très attachées chacune à son camion, l'idée de bouger et de prendre la route leur tenant à cœur. Ne pas rester figées. Cela leur correspond. Louise et son compagnon, hébergés actuellement chez un ami squattant, avec autorisation, une propriété, œuvrent depuis un mois à retaper leur véhicule, stationné devant la maison. Ensemble, ils aménagent leur intérieur avec un coin cuisine,

une couchette, des espaces de rangement, etc. Un mélange d'intérieur bois et de mosaïques rétro, installés et fabriqués par eux-mêmes, avec du matériel acheté chez Brico-Dépôt et du système débrouille. Un habitat fait de bric et de broc. C'est le leitmotiv de Malika qui, à 33 ans, se plaît à profiter de ce qui l'environne. *A contrario* de Louise, qui parle ici de choix, elle ne fait pas la manche. Les prairies Saint-Martin, elle les a adoptées et les défend becs et ongles avec le collectif Prairies libres !. Faire un potager, cueillir des noisettes, des châtaignes, en faire des cagettes, les mettre dans leur rue et les vendre à prix cassé, fabriquer des petits bijoux, voilà de quoi elle se satisfait en plus de son RSA, quand elle ne part pas en saison, dans le sud-ouest, pour travailler dans la restauration. « Ici, on cherche des coins récup' pour la bouffe, on fait des paniers pour le voisinage. On minimise, on vit avec le nécessaire, pas plus. », déclare-t-elle. Depuis plusieurs années, elle partage le terrain avec son colocataire, en squat légal, et vit dans son camion qu'elle entretient avec soin. Dans les fondations d'une ancienne maison aujourd'hui en ruines, ils aménagent un espace bureau, et devant, une petite terrasse.

Pour faire vivre les prairies, elle regorge d'idées.



© CELIAN RAMIS

Créer un jardin d'enfants en milieu naturel, informer et sensibiliser toutes celles et ceux qui foulent les chemins de cet espace boisé avec des parcours rythmés de photos d'archives et d'explications, organiser des événements festifs et participatifs... des manifestations toujours basées sur le respect de l'environnement et des riverains. Pour un espace de vivre-ensemble. Pour continuer à faire vivre cet esprit si particulier qui borde les prairies qui font l'objet d'un projet de parc naturel urbain par la Ville de Rennes, prévu pour 2021. Après avoir stoppé les jardins partagés, situés en zone inondable, il y a plusieurs années, la municipalité a commencé fin 2015 à abattre des arbres avant d'opérer les travaux de déconstruction du bâti existant et de reconstruction.

Un projet auquel Malika, et d'autres, s'opposent farouchement, souhaitant pouvoir conserver les prairies telles qu'ils les connaissent et les aiment : « L'idée, c'est vraiment pas de faire une ZAD comme à Notre-Dame-des-Landes.

Pas du tout. On ne veut pas avoir à faire avec les CRS, ce sont toujours les riverains qui mangent au bout du compte. Mais on peut vivre ensemble et faire des choses ensemble, entreprendre des projets sans tout aseptiser. Et en se souciant de l'environnement, pas comme la mairie de Rennes ! Il y a des gens

qui vivent là depuis longtemps et ils vont être expropriés, c'est pas normal. On peut faire plein de choses, on aime les prairies et on veut les entretenir. Organiser des soirées à thème pour répondre aux interrogations des habitants, des expos-photos, des espaces naturels de jeux ou de répétition aussi pour les artistes, conserver l'esprit et l'histoire des prairies ! », répète Malika. Et en ce sens, elle entend aussi veiller au respect de la nature qu'elle souhaite préserver. Voir des déchets s'agglutiner sur les terrains sauvages l'exaspère. Tout comme les soirées trop arrosées de la « jeune génération des punks à chiens ». Elle a donc proposé au Relais d'organiser et animer des après-midis nettoyages des prairies avec les concerné-e-s pour les sensibili-

ser et les responsabiliser. La jeune femme restera cet été, a priori, dans la capitale bretonne. Elle souhaite se poser, et avoue avoir moins envie de partir en saison, dans la région du Médoc. Elle entreprend sa propre démarche de reconversion dans le domaine du social, sans passer par un cursus universitaire : « Je n'ai pas besoin de ça pour comprendre les gens en difficultés. »

VERS LA RECONNAISSANCE

L'errance, incontestablement, s'accompagne d'une absence de confort matériel et généralement de souffrances dans les chemins des unes et des autres. Le quotidien est jonché de galères et de débrouilles. Un quotidien qui amène à repenser, par protection ou autre, la norme imposée par la société qui renvoie alors aux femmes en errance un sentiment d'échec et de vie 'anormale'. Mais les facettes de celles qui côtoient la zone sont multiples, variées et complexes. Si leur invisibilité les protège de certains dangers indéniables de l'espace public et

urbain, l'indifférence ou la pitié ne sont pas des réponses adaptées à leurs situations. « Moi, je prends les devants. Mes chiennes font toujours la fête aux gens qu'elles croisent, alors j'en profite pour discuter avec eux. En général, ils sont ouverts et comprennent. En fait,



les gens ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas. », explique Louise. Idem du côté de Nadège qui a appris, en faisant la manche, à vaincre sa timidité pour communiquer avec les passant-e-s. Mais bon nombre d'entre elles les ignorent encore.

Peut-être serait-ce un début de solution. Un regard, une réponse, une parole. Sans tomber dans le pathos. Simplement un premier pas vers la reconnaissance et la sortie de l'invisibilité qui tend à effacer une partie de la personnalité et qui arrange une société trop frileuse pour se confronter à une réalité loin de s'améliorer dans les années à venir.



© CÉLIAN RAMIS

POUR L'OUVERTURE D'UNE LIBRAIRIE ENGAGÉE

L'initiative de Solveig Touzé et Ayla Saura donne envie de la soutenir et de la voir se concrétiser. Les deux femmes nous embarquent dans leur rêve d'ouvrir une librairie - salon de thé, « La nuit des temps », dans un quartier pas encore défini de la capitale bretonne. Une boutique généraliste alternative et engagée pour l'inclusion, la tolérance et le féminisme !

Sur les étagères de leurs bibliothèques personnelles, on trouve, entre autre, *Foulards et hymens*, de Mona Eltahawy, un essai coup de poing sur la misogynie et la sexualité au Moyen-Orient, *Olympe de Gouges*, sa biographie en bande dessinée signée Catel & Boquet, mais aussi *Annabel* de Katleen Winter, le récit d'un enfant dont les parents ont défini le sexe à la naissance et qui se vit autrement à l'adolescence. Les bouquins s'enchaînent, ne se ressemblent pas et alternent entre romans et essais. On passe d'une enquête romancée sur des féminicides en Argentine, avec *Les jeunes mortes* de Selva Almada, à la déconstruction d'un tabou encore prégnant, celui de la masturbation, avec *Voyage autour de mon*

sexe, de Thibault de Montaigu. On entre dans l'intimité féminine avec *Le chœur des femmes* de Martin Winckler, l'histoire d'un jeune médecin qui devra effectuer son dernier semestre d'internat dans un service consacré à la « médecine des femmes » et on découvre les urgences autrement avec *Alors voilà* de Baptiste Beaulieu, adapté du blog tenu par cet ancien interne. Et la littérature jeunesse n'est pas oubliée. Parmi les ouvrages cités, on retient *A comme Aujourd'hui* dans lequel David Levithan nous invite à suivre le quotidien fantastique d'un personnage qui se réveille tous les matins dans le corps d'un-e autre, *Jérôme par cœur* de Thomas Scotto et Olivier Tallec sur les sentiments de Raphaël pour son meilleur copain

ou encore *Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ?*, de Thierry Lenain et Delphine Durand, qui vient casser les représentations de genre.

UNE BELLE INITIATIVE

Etsi ce fond privé se retrouvait sur les rayons valorisés d'une librairie indépendante aux choix osés et assumés ? Les incontournables, les intemporels, les incontournables, les interdits... d'une bibliothèque féministe inclusive sont nombreux mais souvent difficiles à trouver, à moins de courir les boutiques et risquer l'accident perché sur un tabouret afin d'atteindre l'étagère la plus haute d'une enseigne généraliste dont on taira le nom. Ayla Saura, 26 ans, et Solveig Touzé, 25 ans, le savent bien, en tant que militantes des droits des femmes mais également en tant que libraires. Deux postures engagées. Et c'est parce qu'il manque à Rennes des commerces littéraires alternatifs qu'elles ont choisi de fonder leur librairie, projet sur lequel elles travaillent depuis janvier dernier. Les deux professionnelles espèrent ensemble ouvrir les portes de « La nuit des temps », en référence au livre de René Barjavel, avant la fin de l'année 2016.

100% ENGAGÉES

Le lieu n'est pas encore défini, le local pas encore trouvé. Mais l'envie de proposer une offre culturelle à une vie de quartier, « entre l'épicerie, le tabac et la boulangerie », est bel et bien définitive. Peut-être du côté de Clémenceau ou de Jacques Cartier. Pour sûr, le concept, l'idée, l'ambiance... trottent et se concrétisent au fil des mois dans les esprits d'Ayla et Solveig, qui se sont rencontrées à Nantes, en 2011, lors de leur apprentissage en librairie. « La nuit des temps » ne sera pas entièrement féministe. Mais les droits des femmes, l'inclusion, ainsi que l'écologie, figureront comme des spécialités mises en exergue dans une librairie qui sera engagée dans son intégralité. Une bonne raison pour les Rennais-es, de l'hyper-centre ou ailleurs de s'y rendre. « On va devoir faire plus de choix que dans des grosses librairies mais ce seront nos choix. C'est un métier engagé, un bon libraire se doit d'être engagé. », insiste Ayla Saura, approuvée par Solveig Touzé : « On ne peut pas être tièdes et neutres. On a une responsabilité quand on met un livre entre les mains des client-e-s. Ça touche à l'intimité d'une personne. » Evidemment, les

deux professionnelles ne nient pas l'importance, pour faire fonctionner le commerce, de proposer les classiques ou les grosses ventes. Mais peut-être en commanderont-elles moins d'exemplaires. Simplement pour répondre à des demandes « *puis conseiller selon la lecture, faire découvrir autre chose... C'est important de pouvoir créer des passerelles !* », précise Solveig.

UN RÊVE DE TOLÉRANCE ET D'INCLUSION

Depuis 5 ans qu'elles sont diplômées et actives dans ce secteur, elles ont expérimenté différents types de structures, de la grosse machine à vendre des livres à la petite structure indépendante, que ce soit à Sète, Paris, Lyon, Toulouse ou Rennes. Entre le ras-le-bol de « *vivre dans la valise* », comme le dit Ayla, et le rêve saisissant depuis l'adolescence de gérer sa boutique, le duo décide fin 2015 de s'établir dans la capitale bretonne, Solveig étant déjà sur place, et de se lancer en composant avec la formation d'Ayla en hôtellerie et restauration. « La nuit des temps » sera ainsi une librairie - salon de thé, un espace convivial qui répondra à l'imaginaire autour d'un tel concept et qui appellera au cocon pour un voyage hors du temps et de l'espace. Mais qui entendra également, dans le coin salon de thé, mettre à la carte des produits locaux, bios, valorisant le commerce équitable mais aussi des produits vegan et sans gluten : « *Ce que l'on souhaite, c'est valoriser des savoir-faire du territoire dans cette logique d'inclusion.* » Ainsi, chacun-e devrait trouver son compte, entre conseils des libraires, choix assumés et partagés dans l'échange et la confiance, animations et rencontres avec les auteur-e-s ou encore brunchs à l'occasion des rentrées littéraires...

Le duo sait vendre son concept, nous mettre l'eau à la bouche, des piles de bouquin plein les yeux et surtout l'envie de croire en leur projet. Pour l'heure, Ayla Saura et Solveig Touzé planchent sur leur étude de marché et le budget prévisionnel. En mai, elles devraient faire appel à la solidarité des un-e-s et des autres en lançant une campagne de financement participatif pour donner le coup de pouce essentiel pour aller voir les banques... Elles racontent leurs aventures et avancements sur leur page Facebook, Librairie La Nuit des temps.

I MARINE COMBE

bref

ACROBASS PARTY

Le Collectif Sans Etiquette propose une soirée détonante vendredi 29 avril à partir de minuit, au 1988 Live Club de Rennes. Une belle soirée en perspective pour l'Acrobass Party : funk, hip hop, break beat et drum'n'bass. Et les platines s'animeront grâce aux Dj-ettes de renom invitées, comme Dee Nasty, Missill, Pat Panik, Le Lutin, et parmi lesquel-le-s figurent des artistes locaux, à l'instar de Clint Iswood, Serial K et Katell !

bref

chiffre du mois

3000€

C'est la somme demandée par Sophie, 41 ans, sur la plateforme participative Kengo.bzh, pour lancer le Chat puccino Kafé à Rennes, basé sur la ronron thérapie.

chiffre du mois

yegg aime les expositions

LA RHÉTORIQUE DES MARÉES - VOL.2

La Criée, Rennes - Jusqu'au 18 mai 2016

bref

20 PRINTEMPS !

Le festival des arts de la parole, Mythos, célèbre ses 20 piges du 15 au 24 avril à Rennes. Si la maturité ne signifie pas encore la parité, la programmation offre de quoi se réjouir côté artistes féminines. De Dorothé Muryna-neza à Stéphanie Chêne en passant par Marine Bachelot, Léone Louis ou encore Adèle Zouane, pour le théâtre, et de Izia à Claire Diterzi en passant par Jain, Deluxe et Jeanne Added, pour la musique, l'édition s'annonce riche.

bref**À LA SOURCE DE FABLES**

Le 27 février dernier, le quintet rennais de Fables a sorti son deuxième EP, **08 : 45**, et pour l'occasion jouait sur la scène du 4 Bis, à Rennes. Rencontre avec la chanteuse Lucie Louapre et le batteur David Catrouillet.



À l'automne 2012, la formation musicale est lancée. Fables se compose de cinq musiciens – voix, guitare, basse, batterie, clavier – réunis par la volonté de créer un univers sans en définir précisément le genre. Un univers influencé par l'éclectisme de leurs goûts, entre pop, rock, folk, soul et hip-hop. Rapidement, ils composent leurs propres chansons. À l'instinct. « On se laisse porter par l'énergie, on n'a pas de recette que l'on applique à la création de nos chansons. On joue et ça prend forme. À chaque fois, ça nous ressemble. Ce qui figure sur notre premier EP, *Back at home*, n'est plus nous, c'est normal, nous avons évolué. », explique la chanteuse Lucie Louapre. Les 3 premières années ont été jalonnées par les mois de composition, les premiers concerts à la fête de la musique de Vitré et dans les bars, les premiers tremplins, celui du Tinté Festi'Live, les premiers festivals, parmi lesquels le Armelive et le Don Jigi Fest. Mais aussi par des ralentissements pour causes d'études ou de voyages à l'étranger. Des freins que Fables va transformer en source d'inspiration et de renou-

vement, comme l'affirmation d'une identité de plus en plus assumée. « *L'Indonésie et le Mexique m'ont beaucoup changé. Je reste sur les thèmes classiques du quotidien, j'écris toujours sur ce que je vis car j'ai du mal à écrire sur ce que je ne vis pas mais je n'ai plus la même perception du monde. Mais je dirais qu'aujourd'hui c'est moins égo-centré.* », précise Lucie, soutenue par le batteur David Catrouillet : « Ça touche aussi bien à l'intime et au personnel qu'à l'universel, car tout le monde peut comprendre. Et on y ajoute beaucoup de choses en musique, de l'électro, des musiques du monde, etc. » L'assurance que le groupe prend désormais se ressent dans le choix des 5 titres figurant sur leur nouvel EP mais aussi sur scène porté par une aisance, une légèreté dynamisante et l'envie de poursuivre, toujours plus loin, « avec autant de cœur et d'ambition que ce que l'on fait actuellement mais avec des cours chacun-e en parallèle pour se perfectionner et se professionnaliser. » L'objectif rêvé : une maison de disque et un album. On les soutient.

L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE UNE BONNE CURE DE CHOCOLATS

NO LAND'S SONG
AYAT SAJAFI
 MARS 2016

Ce documentaire stimulant raconte le combat de chanteuses iraniennes, françaises et arabes pour monter et organiser un concert de femmes à Téhéran. *No Land's Song* brise un tabou absurde ou rigoriste qui vise à interdire aux femmes de se produire en solo sur scène en Iran. Filmée par son frère Ayat Najafi, Sara Najafi, jeune compositrice iranienne, va se mettre en quête de produire un concert de femmes menant ainsi des artistes étrangères comme Jeanne Cherhal et Emel Mathlouthi de la création à la représentation sur scène à Téhéran. Ce film est tout un combat qui défie les lois en vigueur actuellement en Iran et cela depuis la révolution islamique de 1979. Principalement, empêcher les femmes de chanter en solo sur scène et en public c'est les empêcher d'exciter la sexualité des hommes. L'aventure de la compositrice démarre aux désaccords artistiques inhérents à la rencontre de plusieurs cultures, plusieurs façons de créer et concevoir la musique. Mais les véritables

obstacles seront bureaucratiques. Problèmes juridico-religieux à foison, ce film montre avec bon sens au quotidien l'absurdité d'une société très administrée par le pouvoir religieux obéissant à l'irrational. Hésitations, revirements, découragements et espoir, on assiste à un véritable casse-tête et labyrinthe administratif. Mais de la persévérance de Sara Najafi et de sa troupe d'artistes et musiciens naîtra un concert de femmes en public, réel symbole d'une lutte féministe et victorieuse contre le puritanisme. Un très beau film, riche et sans complexité. Bouleversant !

| CÉLIAN RAMIS



Musique

L'ENDROIT DES RÊVES
CHAT
 MARS 2016

Il est possible, le temps d'une seconde à peine, de penser à Coeur de Pirate. Dans la manière de chanter. Et de penser à Véronique Vincent & Aksak Maboul. Dans le côté rétro des claviers. Dans le côté psyché. Mais l'instant suivant, Chat dévoile son univers propre et singulier. Charlene Juarez n'essaye pas d'être quelqu'un d'autre. Elle compose avec sa voix cristalline, son envie de se raconter sans tout dévoiler, alternant entre le français et l'anglais, comme si, mine de rien, elle cherchait à camoufler qui elle est. Pour travailler, elle s'est entourée les années précédentes de la famille Chedid, en a fait les premières parties et en a dégagé l'énergie fantasque et poétique. Alors avec son EP, *L'endroit des rêves*, elle dévoile une musique envoûtante et charmante, encore un peu naïve, il faut bien l'avouer, mais terriblement sensuelle et vraie. On se laisse emporter par la voix enchanteresse et rafraîchissante du Chat.

| MARINE COMBE



Dvd

FATIMA
PHILIPPE FAUCON
 MARS 2016

Fatima est une jeune mère de famille vivant seule avec ses deux filles. Très différentes ; Souad la plus jeune est une adolescente en rébellion, l'aînée Nesrine est en école de médecine. Fatima, quittée par son mari, a bien du mal à joindre les deux bouts pour s'en sortir. Elle maîtrise assez mal le français et se fait embaucher comme femme de ménage. Cette situation sociale déplaît à sa fille la plus jeune qui ne se reconnaît pas en sa mère et se révolte d'une vie de misère. Les sacrifices de la famille sont nombreux mais la réussite scolaire de Nesrine est vécue comme un véritable ascenseur social. Fatima vit avec difficultés ses problèmes d'intégration souvent liés à la méconnaissance de la langue française. Aidée parfois par sa fille aînée, les efforts de celle-ci sont un réel moteur dans la vie de Fatima. Accumulant les heures de ménages chez une bourgeoise, elle se fatigue jusqu'à chuter un jour dans un escalier. Blessée, elle sera d'abord en arrêt maladie mais se retrouvera par la suite dans l'incapacité de reprendre son travail. Fatima écrira ses joies et ses peines en arabe sur le papier, l'aidant ainsi à surmonter cette vie si ardue. Philippe Faucon domine clairement son sujet et nous livre une histoire de vie très crue et précise. Un drame social dans l'époque qui témoigne des vies de femmes dans les quartiers. Des femmes esseulées et courageuses qui se battent pour que leurs enfants aient une vie meilleure. | CÉLIAN RAMIS



Livres

FÉMINISTES DU MONDE ARABE
CHARLOTTE BIENAIMÉ
 JANVIER 2016

Elle réalise des documentaires pour *Arte Radio* et *France Culture*. Pour cette dernière, elle a travaillé à la série *Nasawiyat !* composée d'interviews-portraits de jeunes féministes du monde arabe rencontrées lors de multiples voyages entrepris depuis 2011. L'ouvrage *Féministes du monde arabe* fait suite à cette diffusion radiophonique en 2014, et on s'en délecte au fil des pages que l'on tourne en ne pensant plus au temps présent et à ce qui nous environne. On est suspendu au cœur des témoignages des femmes du Maroc, de Tunisie, d'Algérie et d'Égypte, pendus à leurs mots qui marquent les pages blanches de leurs coups de

poings, coups de sang, coups de cœur, de leurs révélations, indignations, tempéraments et de leur lucidité. Une enquête qui change le regard que l'on peut porter sur le monde arabe tant elle est fidèle aux réalités saisissantes et poignantes des interviewées. On se régale de l'espoir que nous donne ici Charlotte Bienaimé.

| MARINE COMBE



YEGG

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE
RENNAISE SUR YEGGMAG.FR
CERISE SUR
LE GATEAU

- Verdict
- p.29
- YEGG & the city
- p.30



© CELIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 30 : Quand j'ai j'ai découvert la collection du Musée de Bretagne à travers les femmes

Nous sommes cinq personnes à attendre devant l'accueil du Musée de Bretagne, au premier étage des Champs libres, ce 22 mars. Cinq femmes. Peu étonnant vu l'intitulé de la visite guidée à laquelle nous nous rendons, « Histoires de femmes, femmes dans l'Histoire ». Pour ce mois consacré aux droits des femmes à Rennes, le Musée de Bretagne proposait de faire découvrir sa collection permanente sous un angle transversal, celui des oubliées de l'Histoire. Une démarche, en ce sens, intéressante. La visite atteint son but, en donnant envie de revenir pour mieux approfondir chaque période historique, de l'âge du fer au XXe siècle. Bien qu'en 1h30, l'aperçu fut trop rapide. Parfois confus. Cependant, j'en retiens une chose. Les femmes ne sont montrées que

sous trois angles : celui de la mère, de la tentatrice ou de l'emblème. Dès le départ, la religion catholique joue sur ces ambiguïtés. Elles ont d'abord été vénérées en tant que Saintes, comme le fut Sainte Brigitte, dont une statue a été retrouvée en Bretagne en 1912. La divinité celte est par ailleurs devenue le symbole du réveil identitaire des années 70, notamment avec Alan Stivell, chanteur bretonnant. Mais dans les mythes, elles viennent aussi de l'Enfer. Ces harpies, sculptées en haut des portes paroissiales, attirent les hommes afin de les anéantir. Non seulement ces injonctions de « sainte » et de « putain » accolées aux femmes - Simone de Beauvoir en parlait dans *Le Deuxième Sexe* (1949) - ne datent pas d'hier mais cette visite m'a fait comprendre qu'elles ne sont surtout pas prêtes de s'arrêter... **MANON DENIAU**

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC MATHILDE & JULIETTE
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ ANOUCK MONTEUIL
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



**LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG**



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR